

« logorrhée »... Mais ces défauts n'affectent qu'un gros tiers de l'ouvrage, et il faut faire la part des lois du genre, celui de la thèse de philosophie.

Dans l'ensemble, l'auteur gagnerait plutôt son pari de l'« omni-compréhension », en ce sens qu'il réussit, sans rien sacrifier de la technicité nécessaire du commentaire « logico-philosophique », à mettre en perspective la pensée de Weil, afin qu'elle s'intègre efficacement au débat politique contemporain.

Henri DILBERMAN

Francis Guibal, *Le Sens de la réalité. Logique et existence selon Éric Weil*, Paris, Le Félin, 2011, coll. « Les marches du temps », 443 p.

Les lecteurs qui ont apprécié *Le Courage de la raison*, livre publié en 2009 et dans lequel Francis Guibal présentait la vie et l'œuvre d'Éric Weil comme l'envers et l'endroit d'une même pratique philosophique (cf. *Revue philosophique*, n° 2-2011) jugeront opportune la publication, par le même auteur, d'un second volume d'études weilienues. La quatrième de couverture présente *Le Sens de la réalité* comme « prolongement » naturel de l'ouvrage de 2009 (cf. aussi p. 14) : prolongement plus logique que chronologique, plus de la moitié des chapitres reprenant des articles écrits entre 1995 et 2007. Ces reprises et éclairages multiples servent un but qui ne va pas de soi : donner à voir l'originalité et l'actualité d'une pensée weilienne du sens. Comparativement à ces « géants » (p. 19) que sont l'auteur de la *Critique du jugement* et celui de la *Phénoménologie de l'esprit*, Weil, quels que soient ses mérites propres, ne semble pas, en première analyse, de taille à imposer une approche philosophique foncièrement révolutionnaire : peut-on trouver chez lui un dépassement crédible, c'est-à-dire postmétaphysique, du kantisme et de l'hégélianisme ? Peut-on vraiment extraire de la *Logique de la philosophie*, qui conserve tout de même des aspects un peu datés de totalisation hégélienne, une dialectique qui soit, à l'égal de celle d'un Levinas, une alternative plausible aux oracles de la postérité heideggerienne ? Qu'un commentaire érudit puisse, dans ces conditions, sembler redondant ou multiplier citations et notes de bas de page n'est donc pas un défaut. Car l'essentiel pour Guibal est de souligner les nuances décisives du texte weilien pour exhiber les petites différences qui font toute la différence.

Et le résultat est plutôt convaincant : une fois dépassées des apparences trompeuses, il appert que la *Logique de la philosophie* est tout autre chose qu'une énième dialectique de l'un et du multiple, du temps et de l'éternité, du même et de l'autre. Certes, l'usage du langage, en son jeu même, reste source d'ambiguïtés, d'autant que son essence ou sa fonction chez Weil n'est pas tant d'exprimer ce qui est que de parer à une violence aveugle qui est notre condition même ; d'où une dérivation sophistique toujours possible : esquiver ce qui est en disant ce qui n'est pas. Après tout, l'universalité sans concept, l'universel concret, le transcendantal, le transcendant, la morale, la prudence, la sagesse, l'intérieur et l'extérieur, la surface et la profondeur, le sujet et le moi, la sophistique, la rhétorique ou l'éthique de la discussion, etc., toutes ces expressions se ressemblent et, jusqu'à un certain point, s'équivalent dès qu'il s'agit d'exclure à tout prix la violence. Peu importent les moyens et les dénominations quand le but prioritaire est de détourner l'attention des brutes sanguinaires que l'Histoire, la Nature, l'Évolution, le

Hasard, l'Homme, ou pourquoi pas Dieu, déposent incessamment sur notre route. Endurer l'immortelle violence est, si l'on ose dire, notre vocation de mortel ; c'est ce qui fait parler encore et toujours le philosophe, même si ses discours, dans leur contenu ou leur formulation, semblent banals ou quasi identiques (cf. p. 267). Passer sous silence les problèmes existentiels qui sont les nôtres serait proprement insensé. Quel est le sens de la souffrance (cf. p. 307), du vieillissement, de la mort ? C'est ce retour sur elle-même d'une pensée déstabilisée par ce qui la dépasse qui, à chaque fois, dessine, de loin en loin, la bonne direction qui est une direction bonne. Réflexion ou conversion minimaliste qui, précédant toute spéculation ou injonction catégorique, témoigne seulement d'une suspension soudaine de la violence et dévoile ainsi, l'espace d'un instant, la possibilité d'un ailleurs sensé. Le discours du philosophe, ni poésie, ni prophétie, ni œuvre réservée aux *happy few*, est ainsi justifié même s'il n'est jamais fondé. Il n'est, au fond, que l'actualisation non métaphysicienne d'une capacité ou d'une potentialité de raison dont chaque homme est porteur. En ce point, il n'est jamais trop tôt ou trop tard. Aucun *Kairos*, aucun Événement, aucune double négation, qu'il s'agisse d'une finitisation de l'infini ou d'une infinitisation du fini, aucun appel mystérieux, aucune surabondance vitale ou interpellation transcendante ne sont ici requis sinon l'exercice, à la fois patient et fulgurant, de notre jugement. Faire preuve de mesure dans notre façon de vivre l'expérience du temps, d'être présentement présent au monde et aux autres, tel serait chez Weil le principe directeur d'une existence cohérente capable de se penser comme telle (cf. p. 203). Contre la fascination archirationnelle du *carpe diem* ou celle, archicommunicationnelle, des promesses millénaristes, il serait plus judicieux de bâtir ensemble, progressivement et prosaïquement, les conditions d'un bonheur digne (cf. p. 281).

Le lecteur, attentif au parcours de pensée que lui propose Weil (ou que lui propose Guibal dont l'approche, au fil des pages, trahit de plus en plus un cheminement intellectuel qui lui est propre), s'apercevra qu'une question récurrente, autant grecque que moderne, ouvre et clôt ce livre : « Qu'est-ce que l'homme ? ». Question qui sans cesse récapitule et relance un questionnement que personne ne maîtrise.

Alain PANERO

Christiane Chauviré, *Wittgenstein en héritage : philosophie de l'esprit, épistémologie, pragmatisme*, Paris, Éditions Kimé, 2010, 295 p.

Comment hériter d'un philosophe qui préconise qu'on ne devienne pas disciple de sa philosophie (au risque d'en faire un dogme) et qui en a pourtant produit un nombre considérable ? C'est le défi relevé par Christiane Chauviré, qui indique comment hériter de Wittgenstein en gardant, comme il le préconisait lui-même, le recul critique nécessaire face à toute idée, théorisation ou généralisation qui nous paraîtrait à première vue séduisante. Elle montre ainsi comment ne pas tomber dans le mythe de l'indescriptible, ne pas succomber à l'idée que certaines choses cherchent à s'exprimer sans que nous puissions les dire (*i.e.* dans l'expérience esthétique). Il est illusoire de croire que l'art, le rêve, etc. ont un sens caché (comme Freud semble le penser), et encore plus qu'ils expriment une chose intraduisible dans notre langage « trop grossier ». Le langage ordinaire est au contraire truffé de raffinements